

1 'Dieu aime celui qui donne avec joie.' Ce verset biblique que les pasteurs et les conseillers presbytéraux emploient volontiers pendant le culte, au moment de la collecte, il peut faire sourire, c'est vrai, tant l'expression semble galvaudée et comme usée par la routine liturgique. Elle est pourtant riche de sève théologique. Elle nous parle de Dieu, de manière claire et forte. Dieu aime ceux qui pratiquent le don joyeux, parce qu'il reconnaît en eux-ci des imitateurs, des personnes qui agissent comme lui. Dieu est Celui qui donne et qui se réjouit de donner. Ce don de Dieu, il se manifeste dans la création. Dieu est créateur. Il donne, il nous donne la vie. C'est un don riche, généreux, surabondant. Dieu ne mesure jamais les biens qu'il nous accorde. 'Quelle profusion dans tes œuvres, Seigneur !' s'écrie d'ailleurs le psalmiste au spectacle du monde que notre Dieu a fait. Ce don primordial entraîne une conséquence très simple. C'est dans cette théologie de la création que s'enracine ce que l'on appelle la destination universelle des biens, conception fondatrice de la justice sociale, à savoir que Dieu a destiné la terre et les biens qu'elle contient à tous les hommes, sans exception, en sorte que ces biens doivent être répartis entre tous de manière équitable. Il y a un lien fort entre la foi en Dieu et le respect d'une éthique sociale fondée sur la justice. Sur la justice et pas sur l'amour comme certains le disent parfois. Mais cette richesse du don de Dieu se manifeste également dans le salut. En nous donnant Jésus, Dieu nous a offert ce qu'il avait de plus précieux, le Fils. Et le Christ lui-même, dont l'œuvre ne fait que refléter l'agir du Père, révèle par sa vie la richesse du don de Dieu. Paul l'écrit en toutes lettres : 'Vous connaissez la grâce de notre Seigneur, qui pour vous, s'est fait pauvre, de riche qu'il était.' Ici c'est l'amour qui est la motivation du don.

2 Dans le salut comme dans la création, Dieu donne. Ainsi quand un être humain donne, il agit comme Dieu et l'Éternel reconnaît l'un des siens. Encore faut-il, pour que ce don soit agréé, que soit respecté un critère. Ce critère, c'est la joie. Les dons que Dieu nous a faits, il les a accomplis de manière joyeuse, d'un cœur généreux. Voilà ce qui plaît à Dieu, que nous donnions de bon cœur. Car, après tout, Dieu n'a rien à faire de nos dons. Il ne manque de rien. Mais, en revanche, il est très attaché à ce qui est au fond de notre cœur. Peu importe ce que tu donnes, ce qui importe c'est l'intention qui t'anime. Si tu donnes dans la tristesse, dans la peur ou dans la contrainte, par un sentiment d'obligation, mieux vaut garder ton offrande. Mais si tu donnes avec joie, alors peu importe le montant de ton offrande. Dieu voit ton cœur. En effet, nous ne devons jamais oublier qu'avant toutes choses, nous sommes au bénéfice du don de Dieu, et que cela suscite, ou devrait susciter en nous l'action de grâce, le merci de la joie et de l'allégresse. En vérité, nous ne donnons rien à Dieu, nous ne faisons jamais que lui rendre une parcelle de ce qu'il nous a accordé. Et même le don, c'est un investissement. Celui qui donne, en fait, il prête à Dieu qui le lui rendra, au moment favorable ; d'une manière ou d'une autre, d'une manière le plus souvent inattendue. 'Dieu fera croître le fruit de votre justice', écrit Paul. Oui c'est vrai Dieu aime celui qui donne avec joie.

3 Il y a toutefois, dans cette affirmation, une légère dose d'humour et même d'ironie. Elle vient sous la plume de Paul dans la seconde Lettre aux Corinthiens. Cette épître qui est la compilation et l'assemblage de plusieurs lettres conserve ainsi deux billets, deux courtes missives, les chapitres 8 et 9, consacrés à la difficile question de la collecte, qui occupe une place importante dans l'activité missionnaire de l'apôtre des Gentils. Les Eglises fonctionnaient en réseaux, de manière synodale. Il faut savoir qu'à l'époque, il y avait eu une famine en Judée. Les chrétiens

de Jérusalem vivaient dans le dénuement. On parlerait aujourd'hui de catastrophe humanitaire. A ce moment-là, les chrétiens de Corinthe ont eu une idée géniale qui leur a sans doute été soufflée par Paul : que toutes les églises nées de l'évangélisation paulinienne réalisent une œuvre de communion en faveur de l'Eglise de Jérusalem. Pour attester que l'Eglise du Christ est une, qu'il y a une seule Eglise qui est à Corinthe, à Jérusalem, à Salonique, à Philippes, à Troas, à Ephèse. A travers la collecte en faveur d'une Eglise locale, l'Eglise-mère de Jérusalem, ce qui va être donné à voir, ce qui va être expérimenté, c'est l'unité de l'Eglise universelle. Paul, bien sûr, encourage cette démarche de solidarité œcuménique, d'autant que cela améliorera ses relations avec l'Eglise de Jérusalem où l'on regarde d'un œil méfiant l'ouverture paulinienne aux païens. Mais le problème, c'est qu'il ne suffit pas d'avoir des idées géniales, il faut ensuite les assumer et les mettre en œuvre. Car les corinthiens, en effet, s'avèrent moins généreux que prévu. Au moment du passage à l'acte, au moment d'ouvrir le porte-monnaie, l'enthousiasme s'est évanoui. C'est une bonne idée mais pour les autres. Alors Paul leur écrit pour leur faire la leçon. Ici Paul ne se met pas en colère. Parfois ça lui arrive. Non ici, tout d'abord, il donne aux corinthiens l'exemple des chrétiens de Macédoine. Paul s'étonne ou feint de s'étonner : les Macédoniens (qui d'après Paul sont pauvres) ont donné richement, alors que les riches corinthiens, eux, n'ont encore rien donné. Paul joue habilement sur la fibre de la fierté locale. Et puis après cette délicate admonestation pastorale, Paul explique comment donner devant Dieu. 'Que chacun donne comme il l'a résolu en son cœur, sans tristesse, ni contrainte : Car Dieu aime celui qui donne avec joie.'

4 Cela dit, il convient encore de s'intéresser à un mot employé par Paul dans ce billet adressé aux corinthiens. 'Au sujet du ministère en faveur des saints, il est superflu que je vous écrive.' Vous avez bien entendu. Les saints, ce sont les chrétiens. Et pour parler de la collecte, Paul emploie le mot *diaconia*, qui veut dire ministère, service. Donner, c'est participer à l'œuvre et à la mission de l'Eglise tout entière. L'Eglise a des besoins financiers, indispensables à sa vie et à sa mission. Notre Eglise protestante, à cet égard, n'échappe pas à la réalité. C'est même une question récurrente dans l'histoire des Eglise réformées en France. Si l'on excepte la période qui va de 1802 à 1905, époque des « cultes reconnus », où l'état salariait les ministres et finançait les Facultés de théologie, nos communautés ont toujours été confrontées à cette question délicate, difficile, parfois même douloureuse de l'argent. Mais cette question d'argent a été aussi un aiguillon spirituel. D'abord parce qu'elle révèle la faiblesse des Eglises locales. Il n'est jamais bon pour une Eglise d'avoir trop de moyens, trop de confort. C'est propice à l'affadissement et à l'endormissement. Cela révèle aussi les disparités entre Eglises. Certaines Eglises sont à l'aise, d'autres beaucoup moins. La question d'argent met en tension les points faibles et les points forts des uns et des autres. Elle invite à la mise en œuvre de la communion. Les disparités entre les Eglises locales sont surmontées par une communion plus vigoureuse et plus forte. Et puis enfin on peut se dire que la participation à la collecte, l'exercice de ce ministère souligne l'universalité de l'Eglise d'un point de vue sociologique. Dans une assemblée chrétienne il y a des riches, des pauvres, aux yeux du monde. Mais tous ont répondu à l'appel de Dieu. Et la collecte atteste la réalité de cette communion. Cette collecte n'est pas seulement une marque de partage, un indice de générosité ou un geste de reconnaissance pour les bienfaits de Dieu. Elle est le signe visible, tangible, coûteux, de notre communion fondée dans le Christ, lui qui de riche qu'il était s'est fait pauvre afin de nous enrichir par sa pauvreté.

5 En fin de compte, le don joyeux est une affaire de foi. Car ce geste du christ, nous sommes invités à le reproduire, non comme une bonne œuvre, mais par grâce, une grâce qui peut coûter, mais qui réjouit le cœur de l'homme. Le Christ ressuscité, qui frappe à notre porte, est semblable à ce fils de roi, évoqué par le poète indien Rabindrana Tagore. Il arrive sur un chariot d'or. Sur le bord de la route, un mendiant se réjouit à la vue du cortège princier. Ses espoirs s'exaltent et il pense en lui-même : c'en est fini des jours mauvais. Le chariot s'arrête, le roi sourit. Le mendiant sait que la chance de sa vie est enfin là. Mais le roi tend la main en lui demandant : qu'as-tu à me donner ? Le mendiant est désarçonné. Après un long moment de réflexion, de sa besace il sort un tout petit grain de blé pour le donner au roi. Combien fut grande sa surprise, lorsqu'à la fin de sa journée, vidant son sac, il trouva un tout petit grain d'or parmi le tas de grains. Il pleura amèrement et dit : « Que n'ai-je eu le cœur de tout donner ? » Oui, frères et sœurs, c'est vrai. Celui qui sème peu moissonnera peu. Et celui qui sème largement moissonnera largement. Alors que chacun donne comme il l'a résolu en son cœur, sans tristesse ni contrainte, car Dieu aime celui qui donne avec joie.

AMEN